



HAL
open science

Du palimpseste à l'hyperville

Sébastien Marot

► **To cite this version:**

Sébastien Marot. Du palimpseste à l'hyperville : André Corboz : webmaster de la ville et des territoires. André Corboz. Le Territoire comme palimpseste et autres essais, pp.9-20, 2001. hal-03505999

HAL Id: hal-03505999

<https://hal.science/hal-03505999>

Submitted on 11 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ANDRÉ CORBOZ

*Le Territoire
comme
palimpseste
et autres
essais*

*Présenté
par Sébastien Marot*

LES ÉDITIONS DE
COLLECTION TRANCHES DE VILLES

L'IMPRIMEUR

Sommaire

<i>DU PALIMPSESTE À L'HYPERVILLE</i> Sébastien Marot	9
<i>LA RECHERCHE : TROIS APOLOGUES</i>	21
<i>LA VILLE COMME TEMPLE</i>	31
<i>« ÉGLISES PERFORÉES »</i>	63
<i>LA VILLE SUR DEUX NIVEAUX : ESQUISSE D'UNE ARCHÉOLOGIE DU BEL ÉTAGE</i>	93
<i>VUES RÉFORMATRICES</i>	105
<i>LA « REFONDATION » DE GENÈVE EN 1830 (DUFOUR, FAZY, ROUSSEAU)</i>	133
<i>LES DIMENSIONS CULTURELLES DE LA GRILLE TERRITORIALE AMÉRICAINNE</i>	173
<i>« NON-CITY » REVISITED</i>	185
<i>L'URBANISME DU XX^e SIÈCLE ESQUISSE D'UN PROFIL</i>	199

<i>LE TERRITOIRE COMME PALIMPSESTE</i>	<i>209</i>
<i>AU FIL DU CHEMIN. LE TERRITOIRE, SES ASSISES ET SES DOUBLES</i>	<i>231</i>
<i>LA DESCRIPTION : ENTRE LECTURE ET ÉCRITURE</i>	<i>249</i>
<i>NOTES</i>	<i>259</i>
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	<i>279</i>

Du palimpseste à l'hyperville

André Corboz,
webmaster de la ville et des territoires

S É B A S T I E N M A R O T

S

i la notion de territoire n'est certes pas nouvelle dans le discours des intellectuels, des politiques et des professionnels de l'aménagement, elle connaît aujourd'hui une fortune singulière, et va jusqu'à concurrencer celles de ville ou de paysage pourtant solidement établies. Parmi les auteurs qui ont su très tôt apercevoir et décrire le phénomène, André Corboz est de ceux qui l'ont médité avec le plus d'autorité. On peut même lire toute son œuvre comme la conquête et l'élaboration progressive de cette notion, comme une grande circonvolution qui n'a cessé de multiplier les angles et les approches pour en explorer toute l'étoffe. Seulement voilà, il n'est pas facile de lire Corboz.

L'écriture n'est pas en cause. La langue frappe au contraire par sa clarté, et l'élégance imagée est un peu sa marque de fabrique. Bien sûr de nombreux textes, parfois directement écrits en allemand ou en italien, ne sont accessibles que dans ces langues. Mais la vraie difficulté est ailleurs, et d'abord circonstancielle : la plupart des écrits, y compris les essais « connus » explicitement consacrés au territoire, sont introuvables, car nichés dans des revues épuisées, des actes de colloques ou des volumes d'hommage. Ensuite et peut-être surtout : les articles et les livres de notre auteur, parce qu'ils relèvent de genres et de champs apparemment éloignés, ne sont pas localisables à l'intérieur des limites d'une discipline donnée. Leur réseau n'est donc pas cartographié¹.

1. Cette carence est au moins partiellement corrigée par les recueils en cours d'édition en Italie et en Allemagne. Cf. *Ordine Sparso, saggi sull'arte, il metodo, la città et il territorio*, Milan, Franco Angeli, 1998. Ce premier volume, introduit par un essai de Paola Viganò (*André Corboz, connaisseur d'art et de villes*) est préfacé par Bernardo Secchi. En outre, cf. *Die Kunst, Stadt und Land zum sprechen zu bringen*, Bâle, Birkhäuser Verlag, 2001, avec une préface de Martin Warnke.

« **Mon itinéraire sans dessein** ». Ce qui frappe en effet, c'est d'abord l'extraordinaire variété des sujets et des genres. Les trois monuments d'érudition qui balisent l'itinéraire s'élèvent déjà sur des territoires distincts. Tandis qu'*Invention de Carouge* (1968)², étrange monographie consacrée à une ville nouvelle sarde de la fin du XVIII^e incorporée à Genève, relève manifestement de l'histoire de l'urbanisme, la thèse *Canaletto, una Venezia immaginaria* (1985)³, qui a révélé l'optique réformatrice et transformatrice des fameuses « vues » de la Sérénissime, n'a probablement été lue sérieusement que par les spécialistes de la peinture. Entre les deux, c'est plutôt à l'histoire de l'architecture et de ses syntaxes que le volume *Haut Moyen Âge* (1970)⁴ a apporté une contribution toujours précieuse aujourd'hui. Si l'on considère ensuite les livres plus petits sur le thème du tunnel chez Hubert Robert⁵ ou sur les représentations européennes de la ville américaine⁶, mais aussi les projets inachevés d'ouvrages sur l'architecture néoclassique ou sur le problème de la « réanimation » des édifices, le portrait se complique encore. Et où situer, dans cet écheveau, les deux grandes recherches que l'auteur consacre actuellement, d'un côté aux sources culturelles de la grille territoriale américaine, et de l'autre à l'influence des descriptions du temple de Salomon sur l'architecture et l'urbanisme entre le III^e et le XVIII^e siècle ? Mais surtout, que peut-il bien y avoir de commun entre toutes ces questions, à la rigueur historiographiques, et les brillants essais que Corboz a consacrés à l'observation de la nébuleuse urbaine contemporaine, aux outils et modèles qui permettent de la décoder comme aux perspectives susceptibles d'orienter son aménagement ? Interpellé sur cette étrange confédération d'intérêts, Corboz lui-même, à l'instar de ses proches commentateurs, recourt volontiers à l'image du nomade, décrivant son parcours intellectuel comme une errance ignorante des frontières disciplinaires,

2. *Invention de Carouge 1772-1792*, Lausanne, Payot, 1968.

3. *Canaletto, una Venezia immaginaria*, Milan, Electa, 1985, 2 volumes.

4. *Haut Moyen Âge*, Fribourg, Office du livre, collection « Architecture universelle », 1970. Le livre, également publié en traduction allemande, a connu de nombreuses rééditions.

5. *Peinture militante et architecture révolutionnaire : à propos du thème du tunnel chez Hubert Robert*, Bâle, Birkhäuser Verlag, 1978.

6. *Looking for a City in America : Down these Mean Streets a Man must go...*, accompagné de photos de Dennis Keeley, préfacé par Kurt Foster, et mis en pages par Bruce Mau, Santa Monica, The Getty Center for the History of Art and the Humanities, 1992.

voire comme un « itinéraire sans dessein⁷ ». Sa vie et ses intérêts fabriquaient une figure essentiellement plurielle, irréductible à aucun motif, et seraient une sorte d'analogie de ce qu'est devenu la ville sur laquelle il s'est tellement penché : sans frontières claires, nébuleuse, territoriale.

L'image a certainement quelque chose de juste ; elle rend bien compte du parcours original d'un homme nourri de poésie et de musique, amateur autodidacte d'art et de pays, tombé un peu par hasard dans le chaudron de l'architecture et de l'urbanisme, puis guidé çà et là, au gré d'une carrière universitaire improvisée sur le tard, par la curiosité et par une très grande réceptivité. Résumons ce parcours à grands traits : André Corboz est né en 1928 à Genève. Après des études de droit qui le conduiront à occuper très jeune la fonction de secrétaire de l'université de Genève, c'est progressivement que ce passionné d'art et de littérature, travaillé par l'aventure poétique, se met à fréquenter les questions architecturales et urbaines. Un livre, le *Saper vedere l'architettura* de Zevi, est à l'origine de cette conversion progressive qui fait d'abord de lui, parallèlement à son activité professionnelle, non seulement un visiteur averti, avantageusement insouciant des frontières entre époques, disciplines et domaines d'intérêt, mais un prolifique chroniqueur déjà attentif à tout ce qui se publie d'important en matière d'histoire, de théorie et de critique. Plusieurs de ses articles, qui paraissent à un rythme soutenu d'abord dans la *Tribune de Genève* puis dans le supplément littéraire du *Journal de Genève*, sont aussitôt traduits et publiés dans des revues plus spécialisées. La parution d'*Invention de Carouge* marque un tournant décisif qui lui vaut d'être invité soudain à l'université de Montréal pour y enseigner l'histoire de l'architecture, ce qu'il fera treize ans durant, jusqu'en 1980. C'est pendant ce premier volet de sa carrière d'enseignant qu'il s'intéresse en particulier à l'architecture du haut Moyen Âge et à celle du néoclassicisme et qu'il se penche, aussi, sur l'histoire des théories tou-

7. Dans sa préface au recueil italien, Secchi explique que les trois qualités qui l'intéressent avant tout chez Corboz sont « la curiosité, le nomadisme disciplinaire et l'érudition ». En se prévalant plaisamment de cette autorité, Corboz reprend l'expression dans la première phrase d'une courte autobiographie : « Vie intellectuelle non pas comme spécialisation renforcée mais comme croissance arborescente et diversification [...] je n'ai pas suivi de filière, mais constamment dérivé (comme dit Bernardo Secchi, le soussigné est un nomade) ».

chant la restauration des bâtiments anciens. À la thèse sur Canaletto, couronnée par un doctorat d'État, correspond un nouveau tournant, puisque Corboz se voit offrir la chaire d'histoire de l'urbanisme de l'École polytechnique fédérale de Zurich, qu'il occupera là encore treize années. C'est au cours de cette seconde période que « s'affirme un intérêt croissant pour le territoire d'abord lu comme palimpseste, puis comme lieu de l'urbanisation généralisée (d'où la notion d'hyperville...) ». Un séjour d'une année au Getty Center de Santa Monica pour y travailler sur le thème du temple de Salomon, marque la mise en chantier d'une vague de recherches nouvelles, plus ou moins directement inspirées par l'expérience du paysage américain, en particulier sur les sources culturelles de la grille de Jefferson. De retour à Genève depuis sa retraite de l'université, c'est là que Corboz travaille actuellement à ces recherches, et à bien d'autres, dans l'extraordinaire bibliothèque personnelle qu'il s'est constituée à partir des foyers multiples de son aventure intellectuelle. En somme, résume-t-il, « le noyau de la nébuleuse en expansion de mon itinéraire sans dessein est constitué d'une veine poétique ayant passé peu à peu de la littérature à d'autres secteurs de l'esprit ».

Dans plusieurs textes où il s'en prend à la sacro-sainte méthode positiviste, Corboz esquisse même une sorte de théorie de l'errance et du dédale. Le chercheur, celui qui trouve, c'est d'abord, nous dit-il en somme, celui qui bat la campagne⁸. Pourtant, cette image du nomade est partielle, et ne fait pas justice, surtout, à la solidité des fils de trame qui tiennent l'œuvre de Corboz, ni aux obsessions qui l'aimantent et la polarisent de bout en bout. « Quand la chose est grande, écrivait Aristote, il faut la contourner. » Tous les textes de Corboz sont des morceaux de périples, des incursions locales dans ou autour d'une

8. Nous résumons un peu vite une réflexion récurrente sur les « méthodologies » de la recherche et les cheminements de l'invention : cf. ici même « La recherche : trois apologues », mais aussi bien d'autres essais antérieurs comme « Mathod-Maser », in *Das architektonische Urteil*, Bâle-Boston-Berlin, GTA-Birkhäuser Verlag, 1989, p. 117-138 ; « Dans l'entre-deux », in *Le sens. Cultural Meanings : Hommage à Raymond Tschumi*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1990, p. 95-104. À dire vrai, Corboz ne prône pas plus l'antiméthode qu'il ne condamne en soi la méthode. Il la relègue simplement au statut d'instrument au service de l'attention et de la disponibilité. S'agissant du territoire contemporain, objet privilégié de son observation, la forme de l'argument est la même : si ce territoire ne peut être décrit comme harmonieux, il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse être envisagé et compris que comme chaotique... Cf. ici même « La description, entre lecture et écriture ».

question unique qu'ils contribuent tous à instruire, même si pas toujours de façon explicite : comment l'espace habité, ville ou territoire, est-il *envisageable*, et comment, de fait, a-t-il été jusqu'à présent *envisagé*, au moyen de quels outils et de quels modèles ? Toute son œuvre est une traque des « imaginaires » du territoire et de leurs évolutions car — et c'est là l'une des réflexions les plus récurrentes sous sa plume — il n'est « pas de territoire sans imaginaire du territoire ». D'où cette navigation permanente entre les structures physiques ou construites et leurs représentations diverses dans la peinture, la maquette, la cartographie, la photographie et le cinéma, mais aussi dans la description écrite⁹. Comme si tout le problème de l'espace construit était notamment une question de cadre, de distance, de focale, de répliques, mais aussi de décadence et d'obsolescence des modèles. C'est aussi dans le regard porté sur lui, nous dit Corboz, que le territoire s'envisage, se construit et se parfait. Pourtant, il se produit entre le territoire et ses représentations, sous l'effet de leurs évolutions respectives, des écarts et des distensions qui sont la cause de troubles, d'incertitudes et de malaises. Nous serions au beau milieu d'une période de ce type, encore attachés à des représentations anciennes, concoctées autrefois pour comprendre, envisager et façonner un certain territoire, qui n'a plus cours et que nous ne parvenons plus vraiment, provisoirement, à nous figurer autrement que de façon négative ou démarquée : non-ville, périphérie, etc.

Palimpseste et hypertexte. Il y a dans les textes que Corboz a consacrés à la ville-territoire contemporaine des accents qui évoquent les considérations posturbanistes d'un Melvin Webber mais couplées avec la mesure et la hauteur de vue d'un J. B. Jackson. Le parallèle avec certaines thèses de ce dernier, que Corboz ne semble pourtant pas avoir lu, est d'ailleurs assez frappant. Dans « Le paysage comme théâtre », Jackson expliquait que notre époque manque toujours d'une authentique métaphore qui puisse l'aider non seulement à contrôler et manipuler l'environnement mais à « répondre émotionnel-

9. Cf. entre autres « Photographier l'architecture », supplément littéraire au *Journal de Genève*, 1963 ; « Pour un inventaire des maquettes des villes », in *Nos monuments d'art et d'histoire*, 1988, n° 4, et l'excellent « Petita tipologia de la imatge urbana » (« Petite typologie de l'image urbaine »), in *Retrat de Barcelona*, Centre de cultura contemporània de Barcelona, 1995, I, p. 23-39.

lement, esthétiquement et moralement au paysage» du xx^e siècle. Et il ajoutait : «Le fait que nous ne soyons pas encore parvenus à en trouver ne doit pas nous désespérer. Comme l'histoire, et en particulier l'histoire de l'art, devrait nous l'avoir appris, la question est largement affaire de perspective chronologique. Ce n'est qu'au xix^e siècle que les hommes perçurent la justesse de la métaphore du théâtre appliquée au concept de paysage des xvi^e et xvii^e siècles. Et c'est seulement maintenant que nous acquérons un recul suffisant sur le xix^e siècle pour comprendre son paysage comme une métaphore de la croissance, du déclin et de l'évolution. Il est encore trop tôt pour comprendre le nouveau paysage du xx^e siècle. Mieux vaut nous en remettre aux intuitions du géographe, de l'artiste et du philosophe. Ils sont les plus fiables gardiens de la tradition humaine, car ils cherchent à découvrir l'ordre derrière l'aléatoire, la beauté à l'intérieur du chaos, et les aspirations persistantes de l'humanité derrière ses maladrotes et ses échecs¹⁰.»

L'un des grands mérites d'André Corboz, directement engagé dans cette même recherche, est d'avoir explicitement proposé deux métaphores susceptibles de remplir ce rôle : d'abord celle du palimpseste (en 1983) puis celle de l'hypertexte (dix ans plus tard)¹¹. Plus que chacune de ces analogies, que Corboz n'est ni le seul ni même le premier à avoir avancées et explorées, c'est leur doublé qui est significatif. Ce qu'elles engagent, chacune à leur façon, c'est l'assimilation du territoire ou de la ville à un support, un réservoir ou une matrice de textes. Le palimpseste et l'hypertexte, sans reliure ni brochure, creusent les deux dimensions de la page classique, pure surface d'inscription d'un texte unique, pour acquérir, l'un par filigrane, l'autre par intertextualité, une épaisseur. Leur qualité de «volumes» non reliés (c'est-à-dire non séquencés) en fait donc des modèles utiles pour envisager l'épaisseur irréductible du territoire, non seulement parce que celui-ci est tridimensionnel (ce qu'il a toujours été), mais parce qu'il serait de plus en plus manifestement affecté et défini par des structures multiples : d'une part les traces déposées par les généra-

10. «Landscape as Theater», in *The Necessity for Ruins and Other Topics*, Amherst, 1980. Trad. fr. «Le paysage comme théâtre», in *Le Visiteur* n° 5, été 2000, p. 180 sqq.

11. Après l'avoir proposé une première fois dans « Apprendre à décoder la nébuleuse urbaine », *Cahier* n° 8, Givors, Institut pour l'art et la ville, 1994, p. 5-12, Corboz est revenu à plusieurs reprises sur son concept d'«hyperville», en particulier dans « La Suisse comme hyperville », in *Le Visiteur* n° 6, automne 2000, p. 112

tions successives, de l'autre les dispositifs superposés par les logiques et les autorités variées qui se partagent aujourd'hui son aménagement. Ces couches et ces logiques, nous dit Corboz, ne se présentent plus aujourd'hui, ici et là, comme les pages patiemment reliées d'un même livre, ou comme un paysage qui ferait sens localement et que la carte et la vue scénographiée traditionnelles permettraient, chacune à leur manière, de rendre lisibles. Leur différence et leur dissociation grandissante, voire leur télescopage, en excluant toute visée d'harmonie ou d'harmonisation, appellerait à la fois d'autres moyens de représentation, d'autres visées et finalement ces autres métaphores, très voisines, très complémentaires, que sont l'antique palimpseste et l'ultramoderne hypertexte, métaphores du territoire contemporain mais aussi, et surtout, métaphores d'instruments susceptibles d'aider à le ménager.

Réforme, refondation, réanimation. Entre l'historien de l'architecture, de l'urbanisme ou des représentations de l'espace construit et le théoricien de l'hyperville, il n'y a cependant pas rupture, au contraire. Si la ville et l'espace contemporain sont aujourd'hui envisageables comme des structures stratifiées ou hypertextuelles, nous dit Corboz, c'est que cette possibilité était déjà inscrite en eux depuis bien longtemps sinon depuis toujours. Que fait le connaisseur, en effet, dans les enquêtes érudites qu'avec un flair de renard il va consacrer à ces apparentes curiosités que sont les « églises perforées » ou les galeries aériennes de la Renaissance, sinon débusquer des occurrences troublantes de dissociation, de superposition et d'interpénétration entre lieux et passages, aires et réseaux ? Si l'historien donne à l'observateur du territoire un recul précieux, la fréquentation des problématiques contemporaines aiguise en retour l'imagination historique du premier. C'est aujourd'hui qu'il s'agit d'éclairer.

Le premier grand livre, sur Carouge, aussi parfaitement dix-huitiémiste qu'il soit, était déjà écrit dans cette optique, celle de révéler, en l'occurrence, grâce à toute une série de documents croisés et superposés, un exemple remarquable d'urbanisme par « fondu enchaîné » entre des logiques hétérogènes : « Le plan réalisé ne tolère pas seulement certains tracés précédents : il les intègre. On n'assiste pas à la superposition d'un réseau orthogonal à un tissu de chemins vicinaux, mais bien à une adaptation réciproque de deux systèmes hétérogènes. » Quant à la thèse sur Canaletto, tout entière focalisée sur le jeu entre description et prescription dans les fameuses « vues »

urbaines, c'est d'abord une alternative aux méthodes standard de l'urbanisme qu'elle s'efforçait d'illustrer et d'encourager. « Par le jeu des rapports virtuels, alternatifs, dérivés, supplétifs, déviés qui déplacent les accents et redistribuent les supports de sens, les vues de Canal, de Zocchi, de Vasi, de Piranesi anticipent une espèce de refondation de la ville sans en bousculer les structures. » Aujourd'hui « qu'apparaît enfin une race différente de constructeurs, qui cherche à comprendre la ville telle qu'elle est pour y favoriser l'émergence de significations nouvelles, [...] la discussion sur la réalité urbaine qui se déroula par images interposées au XVIII^e siècle pourrait leur être de quelque utilité ». Pour désigner précisément cet urbanisme par retouches et correction de l'existant, qui d'une ville donnée, simplement réorientée, réaccentuée et réinterprétée, fait l'équivalent d'une nouvelle, André Corboz a élaboré le concept de *refondation* qui lui a permis de placer le projecteur sur des épisodes décisifs et cependant jamais bien aperçus jusqu'alors dans l'histoire des établissements urbains. « Certains phénomènes passent pour non venus tant qu'ils n'ont pas été nommés. »

Il y a chez Corboz, on le voit, cette idée que les villes et les territoires sont comme des représentations construites superposées ou emboîtées les unes dans les autres, et tout son travail d'historien est aimanté par les opérations d'urbanisme qui peuvent se lire comme des entreprises plus ou moins conscientes de transition ou d'articulation actives entre ces différentes représentations. Il est à noter que sous le nom de « problématique des sites historiques », livre non publié, Corboz a développé une réflexion strictement analogue sur les questions liées à la « réanimation » des édifices anciens, c'est-à-dire à leur investissement par des fonctions et des significations nouvelles. Les métaphores du palimpseste et surtout de l'hypertexte ne font donc que traduire la même idée, mais en la radicalisant pour décrire les véritables défis que le territoire contemporain semble adresser aux représentations et aux outils traditionnels de l'urbanisme.

Dans l'entre-deux. Au fond, l'œuvre d'André Corboz est une méditation de première main sur la nature équivoque des territoires, des sites, et de l'espace construit en général, lesquels tiennent toujours indissolublement de la réalité matérielle et de l'idée. Son thème le plus récurrent est ainsi ce que l'on pourrait appeler le *schématisme* du territoire, c'est-à-dire l'opération par laquelle une aire donnée est configurée, *in visu* et *in situ*, et se donne à lire *comme* telle ou telle.

Les deux grands chantiers historiographiques que Corboz mène aujourd'hui de front, sur les sources culturelles de la grille américaine et sur l'influence des descriptions du temple de Salomon sur les villes réelles, relèvent directement de cette préoccupation. Ces enquêtes sur les sources, les modèles ou les «hétérotopies» à partir desquels les territoires ont été envisagés et façonnés, cette étonnante capacité à les débusquer dans l'étoffe construite, sont d'autant plus passionnantes qu'elles sont animées par une conscience aiguë de l'ouverture et de l'épaisseur propres à la poésie de l'espace humain, où les textes, on l'a vu, ne sont pas seulement juxtaposés, mais superposés les uns aux autres. À l'instar de plusieurs autres curieux et savants des choses de l'architecture et de l'urbanisme, Corboz s'est passionné et continue de se passionner pour certaines des grandes syntaxes construites de notre histoire (le haut Moyen Âge, le baroque, le néoclassicisme). Il a ainsi largement contribué à «établir le texte» de nombreux bâtiments, plans ou projets mal connus et n'a pas son pareil pour repérer dans une architecture donnée les influences les plus occultes ou les citations les plus inattendues. De très nombreux essais que nous n'avons pas publiés ici esquissent des hypothèses d'interprétation ou d'attribution à partir de rapprochements toujours saisissants¹². Enfin, comble du

12. Dans une réflexion sur les mécanismes de la recherche et sur les hypothèses qui la stimulent, Corboz cite lui-même, à titre d'exemples, plusieurs de ses propres recherches : «... divers essais sont issus d'un télescopage ou d'une assimilation, d'autres du renversement d'une interprétation consolidée. Du premier type : *quid* si la place Neuve genevoise transcrivait le schéma de la piazza del Popolo ? [«La place Neuve, composition progressive», in *Le musée Rath à 150 ans*, Genève, 1976, p. 9-36.] *Quid* si la vue de Saint-Pierre de Genève par Giovanni Salucci signifiait le Panthéon ? [«Un lieu pour un autre : remarques sur une image ambiguë de Giovanni Salucci», in *Genava* n° XXIV, 1976, p. 291-306.] *Quid* si tel projet de Friedrich Weinbrenner combinait érotiquement Ledoux avec Steingruber ? [«Genital Architecture», in *Archetype*, n° 1, 1979, p. 31 sqq.] *Quid* si certains croquis de Palladio permettaient de lui attribuer le plan de Hochelaga (c'est-à-dire de Montréal) ? [«Contributo all'urbanistica Palladiana : la pianta di Hochelaga (1556) quale progetto del Club Barbaro», in *Palladio, ein Symposium, Bibliotheca Helvetica Romana*, XVIII, Rome, 1980, p. 57-69.] *Quid* si la position du quadrigue antique sur Saint-Marc expliquait par surcroît la forme de la place comme un avatar de l'hippodrome constantinopolitain ? [«Walks around the Horses», in *Oppositions* n° 25, automne 1982, p. 85-101.] *Quid* si la façade nord de Mathod renvoyait à celle de Maser ? [«Method-Maser», in *Das architektonische Urteil*, *op. cit.*]. Du second : *quid* si l'architecture du haut Moyen Âge n'était pas le produit d'architectes ignorants, mais un ensemble foisonnant de recherches quasi expérimentales ? [*Haut Moyen Âge*, *op. cit.*] *Quid* si Sebastiano Serlio n'était pas l'espèce de charpentier mal raboté qu'on a longtemps prétendu, mais un architecte soucieux de signification ésotérique ? [«Serlio au carré : pour une lecture psycho-iconologique d'Ancy-le-Franc», *Psicon* n° 1, 10/12, 1974, p. 88-90.] *Quid* si les

talent chez un savant qui n'a pas éclipsé le chroniqueur des débuts, Corboz a su, dans des raccourcis souvent brillants et stimulants, résumer l'évolution de plusieurs programmes, problème ou dispositifs qui intéressent l'histoire de ces disciplines¹³. Mais l'originalité de l'œuvre de Corboz, à notre avis, n'est pas tant dans sa science des plans, ou des différents textes de l'histoire, que dans son intérêt pour les coupes, c'est-à-dire pour la superposition effective de ces textes dans l'espace réel. C'est du reste dans ce domaine que les questions soulevées par lui ont su rencontrer et stimuler les initiatives pratiques les plus contemporaines, soit pour inventer des outils de représentation

ruines d'Hubert Robert n'avaient rien d'archéologique, mais exprimaient l'avant-garde architecturale de son époque? [*Peinture militante...*, *op. cit.*] *Quid* si Canaletto n'était pas une sorte de photographe à main levée, mais un capricieux jusque dans ses vues réputées exactes? [*Canaletto...*, *op. cit.*].

Par ailleurs, une liste dactylographiée, que m'a envoyée l'auteur en janvier 1999, recense pas moins de trente sujets d'articles quasi mûrs pour l'écriture à cette date. Petit coup d'œil dans le laboratoire : « [...] 9. – *La façade de Saint-Gilles du Gard*. Son rapport avec le mur de scène des théâtres romains a déjà été décrit, mais non pas les raisons de cette imitation. [...] 11. – *Brunelleschi néo-byzantin*. Mise en évidence des modèles architecturaux "réanimés" par Brunelleschi : la Renaissance entrait dans l'avenir à reculons. [...] 19. – *Les passerelles entre les clochers*. En Allemagne, Autriche, Pologne et France se trouvent de nombreuses églises à deux campaniles de façade réunis par un passage en forme de pont. Inventaire et tentative d'élucidation de la fonction de ce dispositif, jamais étudié. [...] 22. – *Les trois phases du labyrinthe*. Le premier labyrinthe avec choix de parcours date exactement de la période où se déroule la querelle sur le libre arbitre (vers 1525) ; il emblématise un tournant dans l'histoire de l'Occident, celui du passage du destin (symbolisé par le labyrinthe primitif, à parcours unique) à la responsabilité individuelle. Le troisième émerge au xx^e siècle (Klee, *Zerstörtes Labyrinth*, 1939) et signifie le transfert intégral de cette même responsabilité sur l'homme, *id est* la fin des mythologies, religions transcendantales, etc. Cette dernière phase peut se distinguer en trois moments (mise en évidence analytique, desserrage, déconstruction). Cette clé permet une lecture générale de la culture actuelle avec des critères inédits. [...] 24. – *Edgar Poe, homme des Lumières*. Contrairement à la classification ordinaire, Poe ne serait pas un "romantique" (comme les thèmes de ses contes et nouvelles en donnent l'impression) du moment que tous les échecs subis par ses personnages sont dus à une erreur d'appréciation de la réalité. Poe utilise les comportements de la folie pour une démonstration indirecte (et l'on ne peut objecter que sa vie prouve le contraire, du moment que l'auteur est autonome). »

13. Cf. ici même : « L'urbanisme au xx^e siècle, esquisse d'un profil », mais aussi, entre autres, « Petite typologie de l'image urbaine », art. cité, « La fortification urbaine après 1500 : les phases de sa mutation », in *Stadt-und Landmauern*, Vdf Zürich, 1995.

capables de rendre compte du palimpseste territorial¹⁴, soit pour mettre en œuvre une approche hypertextuelle de l'aménagement lui-même¹⁵.

Le recueil que nous présentons rassemble une douzaine de textes écrits et publiés au cours des vingt dernières années. Ces essais, encadrés par deux réflexions méthodologiques, ont été approximativement rangés ici par ordre chronologique de sujets, pour faciliter un repérage *a priori*. Nous les avons choisis, parmi bien d'autres, à la fois pour leur excellence propre et pour leur capacité à illustrer, ensemble, les différents registres de l'aventure intellectuelle d'André Corboz dans l'épaisseur des villes et des territoires. Leur grande variété pourra d'abord dérouter : tandis que l'historiographie la plus érudite côtoie la réflexion la plus prospective, l'esquisse de circonstance voisine avec la synthèse de haut vol¹⁶. À l'usage pourtant, et derrière les dissonances apparentes, le lecteur ne devrait pas manquer de percevoir de profondes harmoniques, toutes liées à un jeu de renvoi constant entre texte et territoire. La métaphore est d'ailleurs réversible. Comme son objet, l'œuvre «nébuleuse» de Corboz peut être

14. Le dédicataire du «Territoire comme palimpseste» est Alain Léveillé, l'architecte cartographe connu depuis comme l'inspirateur et pilote de l'*Atlas du territoire genevois*, l'une des plus intéressantes initiatives de représentation de l'épaisseur territoriale par superposition de documents cartographiques. L'ouvrage est d'ailleurs préfacé par un essai apologétique de Corboz : «Le dessous des cartes», in *Atlas du territoire genevois, permanences et modifications cadastrales aux XIX^e et XX^e siècles*, Genève, 1993. On notera qu'*Invention de Carouge* contenait déjà des schémas qui superposent les projets au plan finalement réalisé. Ces magnifiques schémas furent justement réalisés par Alain Léveillé, alors étudiant en architecture.

15. Les projets de l'architecte Georges Descombes, auxquels Corboz a souvent participé d'assez près, peuvent être cités en exemple, en particulier le parc de Lancy (1979-1989) et le tronçon genevois de la Voie suisse (1991). Des essais de Corboz figurent d'ailleurs dans les deux livres que Descombes a tirés de ces expériences : «Memoria sì, citazione no», in G. Descombes, *Il territorio transitivo/Shifting Sites*, Rome, Gangemi, 1988, et «Au fil du chemin : le territoire, ses assises et ses doubles» (repris dans le présent ouvrage), in *Voie suisse. L'itinéraire genevois de Morschach à Brunnen*, Genève, 1991. Sur l'œuvre de Descombes envisagée dans cette perspective, nous nous permettons de renvoyer à notre article «L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture», in *Le Visiteur* n° 4, été 1999.

16. Et encore ces distinctions de genre passent-elles souvent à l'intérieur d'un même article : «Ce long exposé [sur la méthode] sert malheureusement de préambule à un essai si bref qu'il en paraîtra ridicule — quelque chose comme une brève ritournelle à la flûte de Pan que l'on aurait introduite par le pastiche d'une ouverture wagnérienne» («Method-Maser», art. cité, p. 125).

avantageusement comparée à un palimpseste ou à une page épaisse, à plusieurs étages, qu'il sied d'explorer en tous sens, avec la liberté de l'hélicoptère ou de l'internaute. Dès *Invention de Carouge*, l'image de l'hypertexte était déjà dans le tapis : « Le travail dont ce livre est issu a surtout consisté à établir des liaisons entre des centaines de documents et d'études diverses, classés en différents lieux selon des systèmes variés. L'ouvrage s'est formé, presque de lui-même, au fur et à mesure de ce patient montage, analogue à celui d'un circuit électronique avec son fouillis de fils multicolores — ou plutôt, pour rester dans le ton du XVIII^e siècle, au dessous d'un tapis qui ne laisse d'abord rien deviner de son dessin. »

En attendant la publication numérique qui permettra sans doute, un jour, de naviguer à loisir dans l'intégralité de cette nébuleuse, la présente sélection forme déjà une belle boîte magique, un terrain d'aventures offert à tous les *hackers* qui cherchent à percer les codes et les formules du territoire contemporain. Comme dit l'auteur, l'ouvre-boîte est dans la boîte.